

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XX

Faraude est installée chez des maîtres aussi dé-pensiers que mystérieux. Le monsieur est un gros homme à la physionomie rusée et joviale ; la dame est une espèce de fantôme toujours enveloppée dans des peignoirs clairs, qui ne quitte guère sa chambre que le soir à l'heure où une voiture vient la prendre pour la conduire au théâtre.

Monsieur est sans cesse absent, il passe sa vie à ses bureaux, dit-on. Néanmoins, de temps en temps d'autres hommes viennent le trouver rue Saint-Honoré.

La salle à manger est transformée en buvette, puis en bureau d'affaires. Des registres sont étalés, on parle haut, on se dispute et parfois aussi ce sont des éclats de rire qui font Faraude se signer dans sa cuisine.

Les domestiques sont peu nombreux. Monsieur a un groom en livrée, qui le suit partout, madame est abandonnée aux soins d'une garde qui vient tous les jours et s'installe dans son appartement. Cette femme, qui a l'air d'une ouvreuse en retraite, parle peu à Faraude et ne l'écoute pas davantage, attendu qu'elle est sourde comme un pot.

En cette place qui lui paraît de plus en plus singulière, Faraude souffre d'un malaise inexplicable. Elle se trouve plongée jusqu'au cou dans l'inconnu. Et puis il lui est arrivé de savoir que des scènes de violence se passent parfois entre ce monsieur haut en couleur et cette dame languissante qui ne se parlent presque jamais.

De loin en loin la marchande de légumes qui l'a placée chez M. Rubettini l'arrête au passage pour lui demander de ses nouvelles, et à tout ce que lui dit Faraude elle répond en haussant les épaules que les ménages à Paris c'est comme ça, et que Faraude n'a pas à savoir pourquoi monsieur et madame Rubettini vivent séparés en quelque sorte. M. Rubettini est un homme d'affaires qui gagne des millions à la Bourse, il n'a pas le temps de rester pour tenir compagnie à sa femme, qui est une plaignante.

Un jour elle se perdit dans les confidences particulières. Elle apprit à Faraude qu'elle avait placé dans la maison de change dirigée par M. Rubettini toutes ses économies, et qu'il lui payait des intérêts magnifiques.

—Si ça continue, ajouta-t-elle, j'aurai bientôt gagné plus d'intérêts en un an que je ne gagne dans ma boutique en un temps pareil. Si vous avez des économies, ma fille, donnez-les à votre maître, vous verrez que ça va grossir comme par miracle.

—Je garderai mon argent, dit Faraude, en hochant la tête, on m'a toujours dit de me défier des beaux intérêts, et je m'en défie.

La marchande fit entendre un petit ricanement et s'éloigna en murmurant que Faraude avec tous ses airs de capacité n'était qu'une imbécile.

—Peut-être le suis-je un brin, pensait Faraude ; mais je ne donnerais pas en confiance un louis d'or à garder à ce drôle de maître qui n'est jamais chez lui et qui traite si mal sa femme.

Etant données les habitudes de M. Rubettini, ce ne fut pas sans surprise que Faraude le vit tout à coup s'installer dans son appartement, dont il ne sortit plus qu'à la nuit.

Cela se fit du jour au lendemain, et Faraude se serait accusée de calomnie envers un homme si rangé, qui ne quittait plus sa chambre ni ses chiffres, si elle n'avait reçu l'ordre étrange de nier sa présence et de répondre imperturbablement à toute personne

qui se présenterait que monsieur Rubettini était à ses bureaux.

Ce fut une comédie de nature à faire perdre l'esprit à l'innocente Faraude, qui n'avait jamais su mentir, même en choses légères.

Cette maison où personne ne venait FUT TOUT À COUP ASSAILLIE DE VISITEURS. Toutes les demi-heures on sonnait à la porte. Faraude allait ouvrir : une ou plusieurs personnes se présentaient tout essouffées et demandaient ardemment M. Rubettini. Elle répondait, selon les ordres qu'elle avait reçus, qu'il était à ses bureaux, et il fallait voir les colères que soulevait sa réponse. Les hommes s'avançaient menaçants et lui mettaient quasi le poing sous le nez ; les femmes éclataient en gémissements ou l'accablaient d'injures.

Un jour M. Rubettini quitta sa prison volontaire ; mais il revint bientôt tout essouffé lui-même, et la porte ne s'étant pas tout de suite refermée après lui, il courut se cacher derrière un grand meuble et il se mit à faire d'énergiques signes de dénégation à Faraude qui, entendant carillonner la porte, arrivait son torchon à la main.



La maison fut tout à coup assaillie de visiteurs. (Voir page 85.)

Un homme et une femme allongeaient la tête par la porte.

—M. Rubettini ? s'écrièrent-ils ensemble.

Faraude, encore effrayée par la terrible expression qu'elle avait lue sur la physionomie de son maître, répondit en tremblant :

—Il est à ses bureaux, rue de la Chaussée-d'Autin.

—Menteuse ! cria la femme, nous en venons de ses bureaux et on nous a dit qu'il était chez lui.

—Venez-y voir, dit Faraude hardiment ; tenez, voilà les portes, ouvrez-les et cherchez M. Rubettini.

Ils s'avancèrent avec précaution, laissant ouverte la porte du palier derrière eux, et traversèrent la salle à manger ; Faraude ouvrit successivement plusieurs portes devant eux, entre autres celle de la chambre de son maître.

Quand ils revinrent dans l'antichambre le changeur avait disparu.

—Il est peut-être caché dans les placards, dit la femme ; mais attendons encore, et s'il ne nous paie pas demain nous mettrons la justice à ses trousses.

Et ils s'en allèrent, laissant Faraude horriblement inquiète. Pour le bon peuple la Justice sera toujours revêtue de majesté, elle lui apparaîtra toujours armée du glaive, qui ne frappe que les coupables. Servir chez un maître qui se cachait lâchement, et qu'elle entendait menacer d'avoir des démêlés avec la justice, effrayait à bon droit l'honnête Faraude. Elle était encore plongée dans cet ordre de pensées quand un cri horrible, qui semblait partir de la chambre de sa maîtresse, vint lui glacer le sang dans les veines. Elle se précipita hors de sa cuisine et se heurta à M. Rubettini qui traversait le vestibule.

—Ah ! vous voilà, dit-il, de son ton dégagé, préparez vos paquets ; nous déménageons demain. Mais ce soir je donne un dîner d'adieu à mes amis. Mon domestique vous apportera ce qu'il faut, que tout soit prêt pour six heures, et attention à vos sauces, nous serons six.

Et sans attendre la réponse de Faraude il partit.

—Cet homme là me fait peur tout de bon à présent, murmura Faraude ; ah ! la drôle de maison, ah ! la drôle de maison, le diable y est, le diable y est. Je n'y resterai pas.

En ce moment la vieille femme sourde sortit de la chambre de Mme Rubettini.

—Est-ce que vous pouvez aller chercher une voiture ? dit-elle à Faraude. C'est fini, il n'y a plus moyen de l'en empêcher, elle veut partir.

—Qui ?

—Elle.

Et son pouce se tourna vers la chambre de Mme Rubettini.

Elle ajouta avec un affreux sourire :

—Le ménage ne va plus. Vous ne l'avez donc pas entendue tout à l'heure ?

—Dites que le sang ne m'a fait qu'un tour. Pourquoi criait-elle comme ça, mon Dieu ?

—Eh ! parce qu'il a manqué de l'étrangler.

—Il... qui... son mari ?

—Sans doute. Il y a de la chicane entre eux, elle ne veut pas donner son argent et il la renvoie.

—Comment ! comment ! s'écria Faraude ; mais c'est un monstre que cet homme-là. Est-ce qu'il a le droit de renvoyer sa femme de chez lui, à présent ? Moi, d'abord, je ne reste pas avec lui, si elle part, je ne sers que chez les honnêtes gens.

—Bon, ne criez pas si haut, elle reviendra, dit la garde avec son sourire cynique. De temps en temps elle s'en va comme cela chez sa mère et puis elle revient. C'est sa légitime, après tout.

—Ah ! je le crois bien, dit Faraude, est-ce que moi je servais chez des gens mal mariés ? Non dame, mon honneur avant tout.

La vieille Parisienne se mit à se moucher avec mille contorsions ; les scrupules de Faraude la faisaient rire à se tordre.

—La voiture, reprit-elle, la voiture, elle me sonne, allons vite, vite.

Faraude la prit par le bras.

—Dites-moi qu'elle reviendra, lui cria-t-elle, aujourd'hui même, sans cela je pars aussi et tout de suite encore et sans demander mes gages.

—Mais c'est sûr qu'elle reviendra, dit la vieille femme, une promenade en voiture va lui calmer les nerfs. Je connais comment ça se pratique. Elle prend le thé chez sa mère, il ira la chercher, ils se raccommoderont et il la ramènera dîner : c'est toujours comme ça que ça passe.

—Parmi ces gens-là grommela Faraude ; mais si je recommence un autre mois nous verrons bien.

Et elle descendit chercher la voiture demandée. Quand elle arriva avec le bulletin imprimé, Mme Rubettini, enveloppée de fourrures jusqu'aux yeux, attendait dans l'antichambre. La scène qui venait d'avoir lieu entre elle et son mari lui avait donné une force factice ; mais si réelle cependant, qu'elle refusa le bras de Faraude pour descendre l'escalier.